

Un simple coup d'œil sur la carte vous a montré que, plus vous alliez vers l'ouest, plus l'Europe se rétrécissait pour s'achever en une pointe et un semis de galets. Ce que vous n'avez pu voir, c'est que l'effet est aussi vertical et que d'arbres rabougris en buissons et de buissons en landes, le paysage s'aplatit au grand laminoir des vents d'Ouest. C'est le Cap, bientôt le "Cap profond", ces quatre communes, Beuzec, Clédén, Goulien et Plogoff dont on comprend vite qu'elles n'appartiennent pas tout à fait à notre monde mais plutôt déjà à celui des îles, repliées sur leurs rochers, ivres de solitudes, de pluies, de cafés partagés et de cris dans la nuit. Goulien ne se donne même pas la peine de s'accrocher sur la route, préférant ancrer son église à quelques stèles préhistoriques et disperser l'écume des maisons au hasard des vallons. Ça et là, on devine les traces d'une agriculture minutieuse bousculée par un productivisme qui lui-même aujourd'hui s'essouffle, cédant le pas à la friche. Rien que de très banal et, tous comptes faits, rien qui puisse inviter à s'y arrêter. Pourtant, quelques hectares, parmi les plus pauvres de la commune, ont porté son nom bien au delà des mers, bien plus loin que ne vont les nuages des soirs de tempête. Chaque année, près de 40 000 visiteurs découvrent la réserve ornithologique de Goulien, des scientifiques et des artistes des quatre coins du monde s'y donnent rendez-vous. Chaque jour, des permanents observent, comptent, expliquent, surveillent, admirent. Pourtant, pour un peu, Goulien ne serait pas l'un des plus beaux sanctuaires d'oiseaux marins de France.

Non que ses côtes ne s'y soient plus prêtées : elles offrent en permanence de vertigineux à-pics de soixante-dix mètres avec juste ce qu'il faut de corniches pour y mettre des nids à l'abri des vents dominants.



Non que les oiseaux n'en aient plus voulu : depuis la visite du Chevalier de Fréminville au début du XIX^{ème} siècle, on est certain qu'ils ont occupé le site avec constance et dans la plus totale indifférence à l'agitation des hommes et aux vaches pie-noires qui tondaient consciencieusement les landes couronnant les falaises. Pour nous priver de cet irremplaçable part de nature sauvage, il aurait simplement suffi que quelques dénicheurs imbéciles puissent récidiver et qu'une route de corniche passe du projet à la réalité.

C'est ce que ne voulurent pas les naturalistes bretons qui prirent conscience de la menace en 1957, rassemblèrent des fonds, bousculèrent les administrations et parvinrent à créer dès l'année suivante l'embryon de la réserve, officiellement inaugurée le 14 juin 1959.

Le Cap Sizun a d'autres falaises, somptueuses, tourmentées, dévorées d'ajoncs, de bruyères, de silènes et de lichens mais il faut bien comprendre qu'aucune ne bénéficie d'une telle concentration d'oiseaux. Dès lors que ces derniers étaient là, c'est là qu'il fallait leur assurer un maximum de tranquillité, les pollutions de toutes sortes, la diminution des bancs de poissons, le piège des filets, constituant assez de menaces difficiles à maîtriser.

Non contents de voir protéger la nidification des mouettes tridactyles, des guillemots, des cormorans huppés, des goélands, des pétrels tempête et même des petits pingouins et des macareux qui occupaient la falaise à l'époque, ce dont tout ornithologue raisonnable se serait égoïstement satisfait, Michel-Hervé Julien et ses amis de la toute jeune société pour l'étude et la protection de la nature en Bretagne, décidèrent d'accueillir le public sur le site et de saisir l'occasion d'une action pédagogique véritable. Ce comportement, aujourd'hui banal, était alors à l'opposé de ce qui se faisait dans les rares réserves françaises.

C'est un jeune animateur, Alain Thomas, qui allait, à partir de 1979, ouvrir une nouvelle époque pour la réserve en modifiant le regard trop exclusivement ornithologique porté sur elle : l'écologie des falaises comme celle des landes littorales étaient à même d'enrichir considérablement l'image de la nature que se forgeaient les visiteurs, chaque année plus nombreux.

Côté oiseaux même, on prenait conscience du formidable outil scientifique qui s'offrait là et Jean-Yves Monnat, du Laboratoire de zoologie de l'Université de Brest, engageait alors son long dialogue avec les mouettes tridactyles.

Aujourd'hui, c'est une véritable équipe d'animateurs et de scientifiques qui fait vivre la réserve. Un petit troupeau de moutons s'y est joint à partir de 1986 pour contribuer à la gestion des landes littorales hantées par le crabe à bec rouge.

Alors que les côtes sont devenues pour beaucoup synonymes de béton et d'entassement, on finit par avoir peine à croire qu'il puisse demeurer près de nous des endroits où il soit encore possible de voir des oiseaux élever leur nichées au flanc des falaises, presque à portée de main. Le paradis n'est pas seulement au delà des mers, il est aussi à notre porte et on peut y trouver les clefs qui aideront à en ouvrir d'autres.

Avant de proposer une leçon de nature, la réserve de Goulien donne une leçon de pédagogie : il n'est pas de compréhension profonde sans émerveillement.

François de Beaulieu